

#10MARSJELIS

Le quart d'heure de lecture national



EXTRAIT

“La Condition ouvrière” (1937), de Simone Weil

éd. Gallimard, 1951

La Condition ouvrière (1937) de Simone Weil, Éditions Gallimard, 1951

1.

Lettre à Simone Gibert

[Comme la précédente à Nicolas Lazarévitch, la présente lettre, à une ancienne élève, a été écrite pendant la période de mise à pied, en mars 1935. Voir la notice consacrée à Simone Gibert.]

[9-17 mars 1935]

Chère petite,

Il y a longtemps que je veux vous écrire, mais le travail d'usine n'incite guère à la correspondance. Comment avez-vous su ce que je faisais ? Par les sœurs Dérieu, sans doute ? Peu importe, d'ailleurs, car je voulais vous le dire. Vous, du moins, n'en parlez pas, même pas à Marinette, si ce n'est déjà fait. C'est ça le « contact avec la vie réelle » dont je vous parlais'. Je n'y suis arrivée que par faveur : un de mes meilleurs copains' connaît l'administrateur délégué de la Compagnie, et lui a expliqué mon désir ; l'autre a compris, ce qui dénote une largeur d'esprit tout à fait exceptionnelle chez cette espèce de gens. De nos jours, il est presque impossible d'entrer dans une usine sans certificat de travail — surtout quand on est, comme moi, lent, maladroit et pas très costaud.

Je vous dis tout de suite — pour le cas où vous auriez l'idée d'orienter votre vie dans une direction semblable — que, quel que soit mon bonheur d'être arrivée à travailler en usine, je ne suis pas moins heureuse de n'être pas enchaînée à ce travail. J'ai simplement pris une année de congé « pour études personnelles ». Un homme, s'il est très adroit, très intelligent et très costaud, peut à la rigueur espérer, dans l'état actuel de l'industrie française, arriver dans l'usine à un poste où il lui soit permis de travailler d'une manière intéressante et humaine ; et encore les possibilités de cet ordre diminuent de jour en jour avec les progrès de la rationalisation. Les femmes, elles, sont parquées dans un travail tout à fait machinal, où on ne demande que de la rapidité. Quand je dis machinal, ne croyez pas qu'on puisse rêver à autre chose en le faisant, encore moins réfléchir. Non, le tragique de cette situation, c'est que le travail est trop machinal pour offrir matière à la pensée, et que néanmoins il interdit toute autre pensée. Penser, c'est aller moins vite ; or il y a des normes de vitesse, établies par des bureaucrates impitoyables, et qu'il faut réaliser, à la fois pour ne pas être renvoyé et pour gagner suffisamment (le salaire étant aux pièces). Moi, je n'arrive pas encore à les réaliser, pour bien des raisons : le manque d'habitude, ma maladresse naturelle, qui est considérable, une certaine lenteur naturelle dans les mouvements, les maux de tête, et une certaine manie de penser dont je n'arrive pas à me débarrasser... Aussi je crois qu'on me mettrait à la porte sans une protection d'en haut. Quant aux heures de loisir, théoriquement on en a pas mal, avec la journée de 8 heures ; pratiquement elles sont absorbées par une fatigue qui va souvent jusqu'à l'abrutissement. Ajoutez, pour compléter le tableau, qu'on vit à l'usine dans une subordination perpétuelle et humiliante, toujours aux

ordres des chefs. Bien entendu, tout cela fait plus ou moins souffrir, selon le caractère, la force physique, etc. ; il faudrait des nuances ; mais enfin, en gros, c'est ça.

Ça n'empêche pas que — tout en souffrant de tout cela -- je suis plus heureuse que je ne puis dire d'être là où je suis. Je le désirais depuis je ne sais combien d'années, mais je ne regrette pas de n'y être arrivée que maintenant, parce que c'est maintenant seulement que je suis en état de tirer de cette expérience tout le profit qu'elle comporte pour moi. J'ai le sentiment, surtout, de m'être échappée d'un monde d'abstractions et de me trouver parmi des hommes réels — bons ou mauvais, mais d'une bonté ou d'une méchanceté véritable. La bonté surtout, dans une usine, est quelque chose de réel quand elle existe ; car le moindre acte de bienveillance, depuis un simple sourire jusqu'à un service rendu, exige qu'on triomphe de la fatigue, de l'obsession du salaire, de tout ce qui accable et incite à se replier sur soi. De même la pensée demande un effort presque miraculeux pour s'élever au-dessus des conditions dans lesquelles on vit. Car ce n'est pas là comme à l'université, où on est payé pour penser ou du moins pour faire semblant ; là, la tendance serait plutôt de payer pour ne pas penser ; alors, quand on aperçoit un éclair d'intelligence, on est sûr qu'il ne trompe pas. En dehors de tout cela, les machines par elles-mêmes m'attirent et m'intéressent vivement. J'ajoute que je suis en usine principalement pour me renseigner sur un certain nombre de questions fort précises qui me préoccupent, et que je ne puis vous énumérer.

Assez parlé de moi. Parlons de vous. Votre lettre m'a effrayée. Si vous persistez à avoir pour principal objectif de connaître toutes les sensations possibles — car, comme état d'esprit passager, c'est normal à votre âge — vous n'irez pas loin. J'aimais bien mieux quand vous disiez aspirer à prendre contact avec la vie réelle. Vous croyez peut-être que c'est la même chose ; en fait, c'est juste le contraire. Il y a des gens qui n'ont vécu que de sensations et pour les sensations ; André Gide en est un exemple. Ils sont en réalité les dupes de la vie, et, comme ils le sentent confusément, ils tombent toujours dans une profonde tristesse où il ne leur reste d'autre ressource que de s'étourdir en se mentant misérablement à eux-mêmes. Car la réalité de la vie, ce n'est pas la sensation, c'est l'activité — j'entends l'activité et dans la pensée et dans l'action. Ceux qui vivent de sensations ne sont, matériellement et moralement, que des parasites par rapport aux hommes travailleurs et créateurs qui seuls sont des hommes. J'ajoute que ces derniers, qui ne recherchent pas les sensations, en reçoivent néanmoins de bien plus vives, plus profondes, moins artificielles et plus vraies que ceux qui les recherchent. Enfin la recherche de la sensation implique un égoïsme qui me fait horreur, en ce qui me concerne. Elle n'empêche évidemment pas d'aimer, mais elle amène à considérer les êtres aimés comme de simples occasions de jouir ou de souffrir, et à oublier complètement qu'ils existent par eux-mêmes. On vit au milieu de fantômes. On rêve au lieu de vivre.

En ce qui concerne l'amour, je n'ai pas de conseils à vous donner, mais au moins des avertissements. L'amour est quelque chose de grave où l'on risque souvent d'engager à jamais et sa propre vie et celle d'un autre être humain. On le risque même toujours, à moins que l'un des deux ne fasse de l'autre son jouet ; mais en ce dernier cas, qui est fort fréquent, l'amour est quelque chose d'odieux. Voyez-vous, l'essentiel de l'amour, cela consiste en somme en ceci qu'un être humain se trouve avoir un besoin vital d'un autre être — besoin réciproque ou non, durable ou non, selon les cas. Dès lors le problème est de concilier un pareil besoin avec la liberté, et les hommes se sont débattus dans ce problème depuis des temps immémoriaux. C'est pourquoi

l'idée de rechercher l'amour pour voir ce que c'est, pour mettre un peu d'animation dans une vie trop morne, etc., me paraît dangereuse et surtout puérile. Je peux vous dire que quand j'avais votre âge, et plus tard aussi, et que la tentation de chercher à connaître l'amour m'est venue, je l'ai écartée en me disant qu'il valait mieux pour moi ne pas risquer d'engager toute ma vie dans un sens impossible à prévoir avant d'avoir atteint un degré de maturité qui me permette de savoir au juste ce que je demande en général à la vie, ce que j'attends d'elle. Je ne vous donne pas cela comme un exemple ; chaque vie se déroule selon ses propres lois. Mais vous pouvez y trouver matière à réflexion. J'ajoute que l'amour me paraît comporter un risque plus effrayant encore que celui d'engager aveuglément sa propre existence ; c'est le risque de devenir l'arbitre d'une autre existence humaine, au cas où on est profondément aimé. Ma conclusion (que je vous donne seulement à titre d'indication) n'est pas qu'il faut fuir l'amour, mais qu'il ne faut pas le rechercher, et surtout quand on est très jeune. Il vaut bien mieux alors ne pas le rencontrer, je crois.

Il me semble que vous devriez pouvoir réagir contre l'ambiance. Vous avez le royaume illimité des livres ; c'est loin d'être tout, mais c'est beaucoup, surtout à titre de préparation à une vie plus concrète. Je voudrais aussi vous voir vous intéresser à votre travail de classe, où vous pouvez apprendre beaucoup plus que vous ne croyez. D'abord à travailler : tant qu'on est incapable de travail suivi, on n'est bon à rien dans aucun domaine. Et puis vous former l'esprit. Je ne vous recommence pas l'éloge de la géométrie. Quant à la physique, vous ai-je suggéré l'exercice suivant ? C'est de faire la critique de votre manuel et de votre cours en essayant de discerner ce qui est bien raisonné de ce qui ne l'est pas. Vous trouverez ainsi une quantité surprenante de faux raisonnements. Tout en s'amusant à ce jeu, extrêmement instructif, la leçon se fixe souvent dans la mémoire sans qu'on y pense. Pour l'histoire et la géographie, vous n'avez guère à ce sujet que des choses fausses à force d'être schématiques ; mais si vous les apprenez bien, vous vous donnerez une base solide pour acquérir ensuite par vous-même des notions réelles sur la société humaine dans le temps et dans l'espace, chose indispensable à quiconque se préoccupe de la question sociale. Je ne vous parle pas du français, je suis sûre que votre style se forme.

J'ai été très heureuse quand vous m'avez dit que vous étiez décidée à préparer l'école normale ; cela m'a libérée d'une préoccupation angoissante. Je regrette d'autant plus vivement que cela semble être sorti de votre esprit.

Je crois que vous avez un caractère qui vous condamne à souffrir beaucoup toute votre vie. J'en suis même sûre. Vous avez trop d'ardeur et trop d'impétuosité pour pouvoir jamais vous adapter à la vie sociale de notre époque. Vous n'êtes pas seule ainsi. Mais souffrir, cela n'a pas d'importance, d'autant que vous éprouverez aussi de vives joies. Ce qui importe, c'est de ne pas rater sa vie. Or, pour ça, il faut se discipliner.

Je regrette beaucoup que vous ne puissiez pas faire de sport : c'est cela qu'il vous faudrait. Faites encore effort pour persuader vos parents. J'espère, au moins, que les vagabondages joyeux à travers les Montagnes ne vous sont pas interdits. Saluez vos montagnes pour moi.

Je me suis aperçue, à l'usine, combien il est paralysant et humiliant de manquer de vigueur, d'adresse, de sûreté dans le coup d'œil. À cet égard, rien ne peut suppléer, malheureusement pour moi, à ce qu'on n'a pas acquis avant 20 ans. Je ne saurais trop vous recommander d'exercer le plus que vous pouvez vos muscles, vos mains, vos yeux. Sans un pareil exercice, on se sent singulièrement incomplet.

Écrivez-moi, mais n'attendez de réponse que de loin en loin. Écrire me coûte un effort excessivement pénible. Écrivez-moi 228 rue Lecourbe, Paris, XVe. J'ai pris une petite chambre tout près de mon usine.

Jouissez du printemps, humez l'air et le soleil (s'il y en a), lisez de belles choses.

S. WEIL

2.

Journal d'usine – « L'usine, le travail, les machines »

DEUXIÈME SEMAINE du 10 au 15 déc. 1934

Lundi 10 déc.
Mardi 11 déc.
Mercredi 12 déc. } Ôter les cartons.

Lundi — Chef du personnel me fait appeler à 10 h pour me dire qu'on met mon taux d'affûtage à 2 F (en fait, ce sera 1,80 F).

Mardi — Violent mal de tête, travail très lent et mauvais.

(**Mercredi** je suis arrivée à le faire vite et bien, en tapant fort et juste avec le maillet — mais un mal aux yeux terrible).

Jeudi 13 déc. — De 10 h (ou plus tôt ?) à 2 h environ, planage avec *la grande manivelle*, le grand balancier. Travail recommencé, une fois achevé entièrement, sur l'ordre du chef d'atelier, et recommencé de manière *pénible* et dangereuse —Après midi : arrêtu jusqu'à 4 h.

De 4 h à 5 h 1/4

Vendredi 14 déc.

Presse — *rondelles* auxquelles l'outil donnait un trou et une forme e. Travaillé toute la journée. Bon non coulé, malgré nécessité de remettre un ressort, *le ressort s'étant cassé*. Première fois que j'ai travaillé toute la journée à la même machine : grande fatigue, bien que je n'aie pas donné toute ma vitesse. Erreur sur le compte, rectifiée à ma demande par l'ouvrière qui m'a suivie (très chic!).

Samedi 15 déc. — 1 h pour pratiquer un trou dans des bouts de laiton, placés contre une butée très basse que je ne voyais pas, ce qui m'en a fait loupé 6 ou 7 (travail fait la veille avec succès par une nouvelle qui n'avait jamais travaillé, au dire du régleur Léon, qui gueule tant qu'il peut). Coulé —mais pas de réprimande pour les pièces loupées, parce que le compte y est.

3/4 h pour couper de petites barres de laiton, avec Léon. Facile — pas de bêtise.

Arrêt, nettoyage de machines.

1 bon non coulé (de 25,50 F).

Ouvrière renvoyée — tuberculeuse — avait plusieurs fois loupé des centaines de pièces (mais combien ?). Une fois, juste avant de tomber très malade ; aussi on lui avait pardonné. Cette fois, 500. Mais en équipe du soir (2 h 1/2 — 10 h 1/2), quand toutes les lumières sont éteintes, sauf les baladeuses (lesquelles n'éclairent rien du tout). Le drame se complique du fait que la responsabilité du monteur (Jacquot) est automatiquement engagée. Les ouvrières avec lesquelles je suis (Chat et autres, à l'arrêt — dont admiratrice de Tolstoï ?) pour Jacquot. Une d'elles : « Il faut être plus consciencieux, *quand on a sa vie à gagner*. »

Il paraît que cette ouvrière avait refusé la commande en question (sans doute délicate et mal payée), « travail trop dur », dit-on. Le chef d'atelier lui avait dit : « Si ce n'est pas fait demain matin... » On en a conclu, sans doute, qu'elle avait loupé par mauvaise volonté. Pas un mot de sympathie des ouvrières, qui connaissent pourtant cet écœurement devant une besogne où l'on s'épuise en sachant qu'on gagnera 2 F ou moins et qu'on sera engueulé pour avoir coulé le bon — écœurement que la maladie doit décupler. Ce manque de sympathie s'explique du fait qu'un « mauvais » boulot, s'il est épargné à une, est fait par une autre... Commentaire d'une ouvrière (Mme Forestier ?) « Elle n'aurait pas dû répondre... quand on a sa vie à gagner, il faut ce qu'il faut... (répété plusieurs fois)... Elle aurait pu alors aller dire au sous-directeur : J'ai eu tort, oui, mais ce n'est pas tout à fait de ma faute quand même : on n'y voit pas bien clair, etc. Je ne le ferai plus, etc. »

« Quand on a sa vie à gagner » : cette expression a en partie pour cause le fait que certaines ouvrières, mariées, travaillent non pour vivre, mais pour avoir un peu plus de bien-être. (Celle-là avait un mari, mais chômeur.) Inégalité très considérable entre les ouvrières...

Lundi matin, appelée chez le chef du personnel qui m'annonce qu'on baisse mon taux d'affûtage à 2 F. (En fait, on me le met à 1,80 F.)

Ordre de recommencer justifié, ou brimade ? En tout cas, Mouquet me l'a fait recommencer d'une manière épuisante et dangereuse (il fallait se baisser à chaque fois sous peine de recevoir ce lourd contrepoids *G* en plein sur la tête.) Pitié et indignation muettes des voisins. Moi, en fureur contre moi-même (sans raison, car personne ne m'avait dit que je ne frappais pas assez fort), avais le sentiment stupide que ça ne valait pas la peine de faire attention à me protéger. Pas d'accident néanmoins. Régleur (Léon) très irrité, sans doute contre Mouquet, mais non explicitement.

À 11 h 3/4, regard...

Système de salaire. Bon coulé au-dessous de 3 F. On règle les bons coulés, à la fin de la quinzaine, en petit comité (Mouquet, le chrono... Le chrono est impitoyable ; M., sans doute, défend un peu les ouvrières), à un prix arbitraire — des fois 4 F — des fois 3 F — des fois au taux d'affûtage (2,40 F pour les autres). Des fois on ne paie que le prix effectivement réalisé en déduisant du boni la différence avec le taux d'affûtage. Quand une ouvrière se juge victime d'une injustice, elle va se plaindre. Mais c'est humiliant, vu qu'elle n'a aucun droit et se trouve à la merci du bon vouloir des chefs, lesquels décident d'après la valeur de l'ouvrière, et dans une large mesure d'après leur fantaisie. Le temps perdu entre les tâches ou doit être marqué sur les bons (mais alors on risque de les couler, surtout pour les petites commandes) ou est déduit de la paye. On compte alors moins de 96 h pour la quinzaine. C'est un mode de contrôle ; sans cela on marquerait toujours des temps plus courts que ceux effectivement employés.

Système des heures d'avance.

Histoire racontée. Mouquet : sœur de Mimi va le trouver pour se plaindre du prix d'un bon ; il la renvoie brutalement à son travail. Elle s'en va en rouspétant — 10 mn — il va la trouver : « Qu'est-ce qu'il y a ? » et arrange l'affaire.

« Il n'y en a pas beaucoup qui osent couler les bons. »

TROISIÈME SEMAINE du 17 au 22 déc. 1934

Tâches :

Lundi 17 déc., matin. — *Au petit balancier.*

Planage toute la matinée — fatigant — coulé.

Fin de la matinée : rondelles dans barres de métal, avec presse lourde de Robert. Après-midi — *presse* : pièces fort difficiles à placer, à 0,56 % (600 de 2 h 1/2 à 5 h 1/4 ; une 1/2 h pour remonter la machine, qui s'était dérégulée parce que j'avais laissé une pièce dans l'outil). Fatiguée et écoeurée.

Mardi 18 déc. — Mêmes pièces. 500 de 7 h à 8 h 3/4, *toutes loupées.*

De 9 h à 5 h, travail à deux, payé à l'heure : barres de fer de 3 m de long, lourdes de 30 à 50 kg. Fort pénible, mais non énervant. Une certaine joie de l'effort musculaire... mais le soir épuisement. Les autres regardent avec pitié, notamment Robert.

Mercredi 19 déc. — 7 h à 11 h, arrêt.

11 h à 5, *lourde presse pour faire des rondelles* dans une barre de tôle avec Robert. Bon coulé (2 F l'heure ; 2,28 F pour 1 000 rondelles). (Mal de tête très violent, travail accompli en pleurant presque sans arrêt. En rentrant, crise de sanglots interminable. Pas de bêtises cependant, sauf 3 ou 4 pièces loupées.)

Jeudi 20, vendredi 21 déc. — Presse légère pour marquer les rivets — 0,62 % — réalisé 2,40 F l'heure (plus).

(Avertissement aimable du chef d'équipe : si vous les loupez, on vous fout à la porte). 3 000 — gagné 18,60 F. Bon coulé néanmoins : minimum 3 F. Pas de bêtises, mais retardée par des scrupules irraisonnés.

Le jeudi, paye : 241,60 F.

Samedi 22 déc. — Rivetage avec Hillion. Travail assez agréable — 0,028 la pièce. *Bon non coulé*, mais cela en donnant toute ma vitesse. Effort constant — non sans un certain plaisir, parce que je réussis.

Salaire probable : 48 h à 1,80 F = 86,25 F. Boni : pour le mardi, si on a travaillé à 4 F l'heure, 17,60 F ; pour le mercredi 1,20 F, pour jeudi et vendredi 0,60 x 15 (environ) = 9 F ; pour samedi 1,20 x 3,5 = 4,20 F. Donc :

17,60 F + 1,60 F + 9 F + 4,20 F = 32,40 F. Cela ferait 86,25 F + 32,40 F = 118,65 F. Là-dessus peut-être une retenue correspondant à la tâche où j'ai loupé 500 pièces.

En fait j'ai eu un boni de 36,75 F (mais 3/4 d'h déduits, soit 1,20 F). Donc 4,35 F de plus que je n'avais cru. Sans doute un bon arrangé — probablement planage de lundi matin.

Un bon non coulé (de 12 F).

QUATRIÈME SEMAINE du 24 au 29 déc.

Mise à pied (semaine Noël-jour de l'an).

Prends froid — ai de la fièvre au cours de la semaine (fort peu) et des maux de tête terribles ; quand vient la fin des fêtes et le moment de reprendre le travail, je suis encore enrhumée, et, surtout, brisée de fatigue.

Jeune chômeur rencontré le jour de Noël...

Planage : le souvenir de mon aventure au grand balancier me fait craindre de ne pas frapper assez fort. D'autre part il ne faut pas, paraît-il, frapper trop fort. Et le bon comporterait une vitesse qui me semble fantastique...

Sentiment d'avoir été un être libre 24 h (le dimanche), et de devoir me réadapter à une condition servile. Dégoût, à cause de ces 56 centimes, contraignant à se tendre et à s'épuiser avec la certitude d'une engueulade ou pour lenteur ou pour loupage...

Augmenté par le fait que je dîne chez mes parents — Sentiment d'esclavage —

Vertige de la vitesse. (Surtout quand pour s'y jeter il faut vaincre fatigue, maux de tête, écoëurement.)

Mimi à côté de moi —

Mouquet ne pas mettre les doigts. « Vous ne mangez pas avec vos doigts... »

Conseils du magasinier, lumineux. Ne pédaler qu'avec la jambe, pas avec tout le corps ; pousser la bande avec une main, la maintenir avec l'autre, au lieu de tirer et maintenir avec la même. Rapport du travail avec l'athlétisme.

Robert assez dur quand il voit que j'ai loupé deux pièces.

Rivetage : travail de combinaison. Seule difficulté, faire les opérations dans l'ordre. Ici, par exemple, deux loupés parce que j'avais riveté avant d'avoir tout assemblé, par distraction.

CINQUIÈME SEMAINE du 2 du 5 janv. 1935

Mercredi 2 janv. 1935. 7 h 1/4 - 8 h 3/4 : *découpage dans longue bande métal, à grosse presse avec Robert.* 677 pièces à 0,319 %. Marqué 1 h 10. Accroc au début par manque d'huile. Difficulté à couper la bande. À la tirer. Retiré pièces trop souvent. Gagné : 1,85 F ; au taux d'affûtage on doit me payer 2,10 F. *Différence de 0,25 F.*

8 h 50 à 11 h 3/4 : *trous pour connexions G, avec l la petite manivelle' le petit balancier (nom ?).* Lenteur au début, parce que trop enfoncé outil, trop longuement placé pièce — et regardé à côté. 830 pièces à 0,84 %. Gagné 7 F ; coulé, mais de peu. Effectué 2,30 F, marqué pour 2,80 F pour la matinée : 1 h à regagner.

1 h 1/4 - 2 h 1/2 : arrêt (1 h seulement marquée).

2 h 1/2 - 4 h : *presse. Cambré pièces* découpées le matin : 600. 0,54 % ; gagné donc 3,24 F. Marqué 1 h 20 (1/4 h de plus que si pas coulé).

4 h 1/2 - 5 h 1/4 : *four.* Travail très pénible : non seulement chaleur intolérable, mais les flammes vont jusqu'à vous lécher les mains et les bras. Il faut dompter les réflexes, sous peine de louter... (une loupée !).

En marge : Reconnaissance profonde, quand on m'aide (petit gars qui me montre à baisser le tablier avec le crochet — chaudronnier sympathique qui le baisse pour moi quand je cesse d'être maîtresse de mes mouvements...) et pour les sourires tristes du soudeur, quand je me brûle.

Il y a 500 pièces (le reste jeudi matin), payés 4,80 F les 100. Donc 24 F le tout. Je dispose de 8 heures.

En dehors de ça, j'ai dans la journée 3 h 40 + 1 h 1/4 + 1 h 20 + 6 h 1/4.

2 h 3/4 à regagner. En tenir compte. Demain je ne ferai sans doute pas plus de 3 h 1/2 ou 4 h...

Jeudi 3 janv. — Passé journée au perçage. 7 h - 9 h 1/4 : *four*. Nettement moins pénible que la veille, malgré un mal de tête violent dès le réveil. Ai appris à ne pas tellement m'exposer à la flamme, et à courir peu de risques de louper. Très dur néanmoins. Bruit terrible des coups de maillet, à quelques mètres.

Gagné 24,60 F au four. Marqué 6 h. Mis 3 h (donc 8,20 F l'heure).

9 h 1/4 - 11 h 1/4 (ou 1/2 ?) : *rivetage* amusant : passer rivets dans piles de feuilles métalliques trouées. Mais bon inévitablement coulé.

Marqué combien ? Sans doute 1 h 1/4 ? ou 1/2 ? ou 3/4 ? En tout cas au-dessous de mon t[au]x d'affûtage (différent *de plus de 1 h, sans doute*).

11 h 1/2 - 3 h ; déjeuné au restaurant russe. *Rivetage* amusant et facile. 400 pièces à 0,023 = 9,20 F. Marqué 2 h 1/2 (de 3,70 F de l'h). (À la rentrée de 1 h 1/4, souffrant d'un mal de tête accablant, j'ai loupé 5 pièces en les posant à l'envers avant de river. Heureusement le jeune chef d'équipe du perçage est venu voir...)

Fait pour plus de 3 F l'h.

3 h 1/4 - 5 h 1/4 : *four* beaucoup moins pénible que la veille au soir et le matin. Fait 300 pièces (rythme 7,35 F).

Vendredi 4 janv. — 7 h - 8 h 1/2 : *découpage de bandes de métal* laiton à grosse presse. Pris mon temps, me sachant de l'avance. Médité sur un mystère exaspérant : la dernière pièce découpée dans la bande était échan-crée ; or celle qui tombait échan-crée était la 7e. Explication simple donnée par le régleur (Robert) : il en restait toujours 6 dans la matrice G. M. 1 h 1/4 - 578 pour 0,224 %. Gagné 1,30 F Différence *avec taux d'affûtage = 0,95 F*.

8 h 3/4 - 1 h 1/2 (debout) : *polissage*. Une petite commande, marquée 10 mn, puis 300 pièces à 0,023. Gagné 6,90 F. Marqué 2 h 3/4 (ou 2 h 1/2 ?). Soit 2,40 F ou 2,70 F l'h. Travail au tapis à polir G, délicat. Fait lentement et, apparemment, *mal* (tour de main non attrapé) ; néanmoins pièces pas loupées. Mais Mouquet m'a fait arrêter, et fait faire à une autre les 200 pièces restantes.

1 h 1/2 - 3 h 5 (debout) : *avec le régleur du fond (Biol ?)*. *Grosses pièces*. Placer en enfonçant ; serrer avec une barre mobile ; pédale ; desserrer la barre ; taper sur un levier pour dégager la pièce ; la retirer avec vigueur... 1 F %l Marqué 1 h 25 mn. — 244 pièces : gagné 2,44 F. Régleur rude et très sympathique. Je l'avais déjà aidé à découper des tôles, avec grand plaisir. Bon coulé, mais par faute du chrono.

Différence *avec t[au]x d'affûtage : 0,25 F*.

3 h 1/4 - 4 h 50 (environ) : *boîtes de tôle* : badigeonner à l'huile, passer autour d'une tige, frapper ; l'outil les forme. Mettre la soudure du bon côté. Épuisée d'avoir passé la journée et la veille debout ; mouvements lents. Grand plaisir à penser que cette boîte avait été faite par les copains de l'équipe de chaudronnerie, soudée... Pendant ce travail, quête pour une ouvrière malade. Donné 1 F. Marqué

1 h 1/4. Gagné ? Fait 137 pièces, 0,92 % — gagné 1,30 F environ. Pourtant le chef d'équipe n'a rien dit. Différence avec taux d'affûtage : 0,90 F.

Samedi 5 janv. — 7 h - 10 h : *four*. À peine pénible : pas de maux de tête, fait à loisir 300 pièces. Pour les 600, gagné 29,40 F. Marqué 7 h 3/4. Travaillé rythme de 4,90 F.

10 h - 11 h : *cartons* (à continuer). Facile. Une seule bêtise à faire : bourrer. L'ai faite ! Engueulade de Léon, 50 c. %. Fait 425. Gagné 2,12 F. Marqué 3/4 h. Paye à 10 h : 115 F; boni: 36,75 F.

Total des différences avec taux d'affûtage : $0,25 \text{ F} + 1 \text{ F} + 0,95 + 0,25 + 0,90 = 2,50 \text{ F}$ (ne ruinera pas l'usine...).

Four. Coin tout différent, bien qu'à côté de notre atelier. Les chefs n'y vont jamais. Atmosphère libre et fraternelle, sans plus rien de servile ni de mesquin. Le chic petit gars qui sert de régleur... Le soudeur... Le jeune Italien aux cheveux blonds... mon « fiancé » ... son frangin... l'Italienne... le gars costaud au maillet...

Enfin un atelier joyeux. Travail en équipe. Chaudronnerie, instruments : surtout le maillet ; on pratique les coudages avec une petite machine à main, puis on les arrange au maillet ; donc tour de main indispensable. Nombreux calculs, pour mesure — on met les boîtes ensemble, etc. Travail à deux le plus souvent, ou même plus.

Mercredi, allée à réunion de XVe section socialiste et communiste concernant Citroën. Confidentiel. Pas d'ouvriers de chez Citroën, semble-t-il.

Réaction faible, à l'usine, là-dessus. 2 ouvrières : « On est des fois "révolutionné", mais il y a de quoi. » C'est tout. Magasinier : « C'est comme ça... »

À la chaudronnerie, un ouvrier avait sur sa table le tract distribué à la réunion de la veille.

Des questions ? Des conseils ?



Écrivez-nous

lecturegrandecause@centrenationaldulivre.fr

#10marsjelis

un événement proposé par
le CNL en partenariat avec
l'Association *Silence, On Lit!*

